

LE DÉVELOPPEMENT SPIRITUEL DE L'ENFANT

MICHEL LEMAY

LE DÉVELOPPEMENT SPIRITUEL DE L'ENFANT

Repères pour un accompagnement laïque

DUNOD

Maquette de couverture : Misteratomic
Composition : PUBLILOG

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--



DANGER
LE PHOTOCOPIAGE
TUE LE LIVRE

© Dunod, 2019
11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-080145-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

- Forces et souffrances psychiques de l'enfant*, 3 vol., Érès.
Tome III : *Approches thérapeutiques : espoirs et inquiétudes*, 2016.
Tome II : *Les Aléas du développement infantile*, 2015.
Tome I : *Le Développement infantile*, 2014.
- Aveux et désaveux d'un psychiatre. Dialogues*, Montréal, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2006.
- L'Autisme aujourd'hui*, Odile Jacob, 2004.
- Famille, qu'apportes-tu à l'enfant ?*, Montréal, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2001.
- De l'éducation spécialisée* (avec M. Capul. P. Gaberan. M. Lemay), édition revue et augmentée, Érès, 2019.
- J'ai mal à ma mère*, édition revue et augmentée, Fleurus, 1993.
- Les Psychoses infantiles*, 2 vol., Fleurus, 1987.
- L'Écllosion psychique de l'être humain, la naissance du sentiment d'identité chez l'enfant*, Fleurus, 1983.
- Le Diagnostic en psychiatrie infantile*, Fleurus, 1976.
- Psychopathologie infantile*, 2 vol., Fleurus, 1973.
- Les Fonctions de l'éducateur spécialisé en psychiatrie infantile*, PUF, 1963.
- Les Groupes de jeunes inadaptés sociaux*, PUF, 1961.

Sommaire

<i>INTRODUCTION</i>	1
1. L'aube de la vie	5
2. En route vers un devenir (de quelques mois à 3 ans)	33
3. Ainsi s'actualise l'interrogation sur soi et sur l'environnement (3 ans à 6 ans)	57
4. La rencontre entre le monde émotionnel et celui des connaissances (6 à 12 ans)	83
5. Le temps des distanciations, des remises en cause et des réappropriations	123
6. L'aventure vers la quête du sacré et de l'absolu : une trajectoire à présent résumable	169
7. Derrière des choix spirituels différents, pouvons-nous découvrir une espérance humaine commune ?	193
<i>COMMENT CONCLURE ?</i>	233
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	238
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	244

À Édith, à mes enfants et à mes petits-enfants, avec ma profonde affection.

Introduction

DANS LES ÉTUDES consacrées au développement infantile, rares sont les auteurs abordant chez l'enfant sa quête du dépassement et de l'absolu. C'est comme s'il existait une sorte de tabou concernant le domaine des interrogations portant sur les origines et sur l'au-delà de l'humain quand on s'adresse à la population des jeunes enfants. Parmi les théologiens, les philosophes et les psychanalystes s'étant intéressés à la spiritualité et à la place du religieux chez le sujet adulte au cours des précédentes décennies, la place de la spiritualité dans le développement du petit être humain est peu abordée. Paradoxalement, c'est un psychologue et médecin se défiant des religions, Henri Wallon, qui osa parler des « ultras choses » hantant l'esprit de l'enfant. Charles Beaudoin peut être considéré comme un précurseur dans son livre *L'Âme infantine et la Psychanalyse*. Il y développe en effet l'idée que les situations conflictuelles vécues durant l'enfance entraînent par leur résolution un mouvement organisateur de « la psyché supérieure ». Il écrit : « Le grand principe social, celui de charité et d'amour, procède des sentiments filiaux » (p. 28). De nombreux travaux ont été réalisés pour l'enseignement de la catéchèse et certains d'entre eux sont intéressants mais concernent la manière d'enseigner le contenu d'une religion. S'ils affirment qu'il y a une conscience spirituelle naturelle chez l'enfant, ils n'en démontrent pas les processus ni ne décrivent son évolution.

Deux auteurs ont traité récemment cette question de manière plus rigoureuse. Il s'agit de René Soulayrol¹ et de Lisa Miller². Dans ces deux ouvrages, l'existence éventuelle d'une spiritualité infantile vierge de toute influence culturelle et religieuse est étudiée en considérant cette prédisposition à la transcendance comme une grande force créatrice qu'il faut savoir reconnaître et accompagner. On retrouve aussi cette conception chez Mathieu Ricard, Henri Bissonnier, Frédéric Lenoir, Carl Gustave Jung, Lytta Basset.

M'inscrivant dans la lignée de ces penseurs, j'apporte ma contribution à ce mouvement de dépassement que l'on constate très tôt chez le petit garçon et la petite fille. J'ai été croyant, mais je n'adhère plus à une religion identifiée, bien que le catholicisme a profondément imprégné toute mon enfance et mon adolescence. Je ne renie en aucun cas cette période. Tout en étant sévère à l'égard des angoisses que cette éducation religieuse a déclenchées en moi, je lui dois un immense respect pour le sacré, c'est-à-dire cette chance d'avoir éprouvé au long de mon existence une véritable attirance pour l'invisible et l'incompréhensible qui nous environne.

Quels sont donc les objectifs de cet ouvrage ?

Je propose de regarder ce qui conduit un jeune être humain à vouloir dépasser les limites de son expérience immédiate, puisqu'il ne pourra jamais se contenter d'une destinée finie. Sa quête de sens par rapport à sa vie est sans doute le mouvement le plus fondateur de sa psyché naissante. Nous l'écouterons « parler » de ce qu'on peut nommer sa vie intérieure. Quand on sait l'entendre, on découvre, dès ses premières années, un souffle permanent à vouloir aller plus loin dans une pensée interrogative qui lui permet de se bâtir un projet donnant sens à son existence. Cette écoute suppose de regarder son immense travail d'humanisation entrepris au jour le jour et d'apercevoir comment se concrétise et se personnalise son désir transcendantal.

Son cheminement se fait au sein d'une structure d'accueil qui est la famille puis les autres lieux de vie successivement rencontrés. On lui propose ou on lui impose des modèles culturels, spirituels et religieux vis-à-vis desquels il parvient ou non à s'intégrer et à se situer afin d'apporter des réponses plaquées ou personnelles aux éternelles questions formulées par tout être humain : qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais et pourquoi je le fais ? Au nom de quoi suis-je sur terre ? Suis-je une anecdote qui se termine avec ma mort ou suis-je le participant d'une aventure m'entraînant vers un Ailleurs inconnu ?

1. *La Spiritualité de l'enfant. Entre l'illusion, le magique et le religieux*, L'Harmattan, 2006.

2. *The Spiritual Child*, St Martin Press, 2016.

Par ses interrogations, la spiritualité intègre bien sûr le problème de l'existence de Dieu mais englobe ce formidable besoin tapi dans l'être humain de se construire une vision de soi et de son entourage qui le conduit à chercher sa place dans un univers fascinant où le Mal et le Bien s'enchevêtrent. Sa quête d'aller au-delà de ce qu'il est afin de trouver une nouvelle manière de penser et d'agir lui permet de se hisser vers des cibles successives qui lui apportent un sentiment de plénitude. Telle sera la définition de la spiritualité que je retiendrai.

En tant que parent ou en tant que praticien nous confrontant à de pareilles interrogations, comment pouvons-nous reconnaître et accompagner l'enfant dans ce flot anxigène et créatif sans nous emparer indûment de son esprit, mais sans refuser de témoigner notre joie et notre respect d'entrer avec lui dans ce dédale de convictions et de doutes qui caractérise l'aspect le plus original et le plus riche de la condition humaine ?

Pour répondre à cette question, nous regarderons successivement le tout début de la vie, la période située entre les premiers mois et trois ans, la phase s'étendant entre trois et six ans, celle correspondant aux premières années de la scolarité et l'adolescence en se disant à chaque fois : « Vers où va l'enfant et pourquoi le fait-il ? » Chaque étape révèle un incroyable dynamisme. Cela se fait de manière tellement progressive et subtile qu'il devient fondamental de prendre du recul pour comprendre pourquoi il tourne ses regards au-delà des frontières de sa vie terrestre immédiate. Nous reprendrons cette trajectoire dans un chapitre plus synthétique qui nous permettra de saisir les formes de spiritualité qu'il adoptera éventuellement pour trouver au plus profond de son être une certaine zone de lumière.

Chapitre 1

L'aube de la vie

L'ÉMERVEILLEMENT

Il peut paraître étrange de commencer ce récit sur la genèse de l'absolu en parlant d'émerveillement non de l'enfant, mais de ceux qui le mettent au monde. L'apparition d'un désir d'enfant est un mystère qui n'a pas grand-chose à voir avec l'instinct de reproduction issu d'un besoin de sauvegarder l'espèce. La plupart du temps, ce désir est progressif, se heurte dans sa réalisation aux nécessités économiques, professionnelles et aux craintes de perdre son autonomie. Il peut exister chez l'un des membres du couple et demeurer latent chez le second. Il est donc bien difficile de le décrire par des mots. Essayons cependant de le faire.

Danielle Laporte écrit : « Pour moi, être mère, c'est d'abord un désir obscur. C'est un besoin conscient et inconscient qu'il n'est pas nécessaire de comprendre absolument. C'est un élan du corps qui veut perpétuer l'espèce ; un élan du cœur qui veut donner et recevoir ; un élan de l'âme qui veut l'éternité¹. »

Qu'en est-il du père ? Là aussi la motivation est difficile à cerner et prend souvent plus de temps pour se concrétiser. Du fait de sa physiologie masculine et du rôle que la société lui assigne depuis des siècles, il a davantage de mal à se mettre dans la position d'un participant à la création d'un petit être s'intégrant à sa vie. Il constate que sa relation avec son épouse se modifie et que cette

1. *Être parent, une affaire de cœur*, Montréal, Éd. Ste Justine. 1999.

femme à laquelle il s'est uni commence à s'éloigner en évoquant la présence d'un Autre. En un mot, il lui est plus malaisé de quitter sa position d'amant et de resituer sa position d'époux pour s'engager dans le statut d'un parent.

Chez les deux partenaires, on retrouve cependant les mêmes attentes avec des degrés et des stades d'apparition différents : le souhait de sortir d'une certaine solitude « à deux » – la convergence de deux amours aboutissant à une soif d'engendrer une tierce personne – un besoin de conjurer sa finitude – l'impression d'accomplir un geste de gratitude envers ses parents – la fierté de maintenir une filiation en mêlant deux histoires familiales.

D'autres motivations plus égocentriques se glissent : l'espoir de prendre sa revanche sur sa propre enfance – le souhait d'avoir un successeur à son entreprise ou à ses intérêts – la fierté d'affirmer sa virilité ou sa féminité.

Le désir d'enfant peut aussi apparaître dans des circonstances plus singulières : une femme seule se découvre privée de ce qui lui paraît être l'une des conditions essentielles de son épanouissement féminin – des amants de même sexe connaissent un immense besoin d'avoir un bébé comme si leur dualité génitale et sentimentale devenait insuffisante – le deuil d'un bébé n'ayant jamais pu s'accomplir, les parents veulent un autre sujet dont le destin est de prendre la place de l'enfant décédé.

Toutes ces situations sont possibles et colorent la manière de rêver son bébé futur, de l'accueillir et de le soutenir durant toutes les années de son enfance. Quelles que soient les motivations, le fait de se penser futur accompagnateur d'un être humain plonge dans un autre univers où se mêlent rêveries, exaltation et une certaine appréhension par rapport à la capacité d'accomplir une telle merveille. Une sorte de magie s'empare de soi ; un branle-bas intérieur modifie la vision de sa vie avec l'espérance de faire surgir un monde meilleur.

Une fois la grossesse officialisée, deux univers se constituent et ont du mal à se rencontrer. Il y a celui de la mère centrée sur les modifications de son corps et sur une sorte de dialogue avec le bébé rêvé puis sur le fœtus dont elle perçoit les premiers tressaillements – il y a celui du père qui ne sait plus très bien comment transmettre ses émois et comment accompagner son épouse. Les éprouvés sont différents selon qu'on soit porteur d'une existence virtuelle ou selon qu'on côtoie celle qui renferme une vie. Les deux protagonistes peinent parfois à se trouver en harmonie tout en vivant des moments de plénitude.

Après un temps d'appréhension sur les risques de l'union charnelle, les échanges sexuels entraînent souvent des fantasmes de communication avec le petit être enfoui dans une demeure qu'on a l'impression de visiter, voire d'habiter. Il y

a le sentiment d'une fusion possible à trois et quelques pères m'ont confié l'impression qu'ils avaient touché le bébé avec leur membre viril tandis que des mères avouaient leurs craintes que leur tout-petit puisse être effrayé par les mouvements coïtaux. Les reptations fœtales devenues visibles vers la fin de la grossesse permettent de trouver un lieu d'émerveillement commun en caressant, en palpant et en regardant le ventre maternel. Maintenant, un sujet est bien là et, si la mère l'a déjà figuré bien des fois dans ses rêveries, père et mère se mettent à en parler comme une présence.

Il n'y a donc pas, ni dans le terme de création ni dans celui d'émerveillement, le même contenu selon qu'on assume sa fonction masculine ou féminine. Le sentiment de créer est beaucoup plus présent chez la femme qui peut dire durant la gestation : « Il se confond avec mon corps. » Les pères verront apparaître cette impression plus tardivement, lorsqu'ils tiendront le petit bébé dans leurs bras en disant : « Dire que cela vient de moi. » Par rapport à une telle extase, il faut pourtant prendre conscience d'une réalité déformée par les fantasmes. Laquelle ?

En fait, les parents ne créent pas un enfant. Ils accompagnent un sujet en devenir dans sa création.

Une telle affirmation peut paraître dérangement par rapport aux désirs d'emprise, mais elle est essentielle à regarder lucidement pour replacer les mots « création et merveille » dans leur juste contexte. Elle nous amène à réfléchir sur ce qui se déroule durant la vie intra-utérine avant d'aborder le dynamisme infantile au fil des années ultérieures.

L'AVENTURE BIOLOGIQUE DES NEUF PREMIERS MOIS

Si les parents connaissent les processus cellulaires se mettant en action dès la rencontre entre un spermatozoïde et un ovule pour aboutir à une première cellule originaire possédant à présent le capital génétique de la mère et du père, ils ont de multiples raisons de s'extasier mais comprennent qu'ils sont des partenaires et non des créateurs tout-puissants. La cellule initiale fécondée se divise à une vitesse prodigieuse pour donner une **morula** (premier amas cellulaire), une blastula (une organisation tissulaire se disposant autour d'une cavité), un embryon puis un fœtus. Cette formation aboutissant à un bébé est tellement extraordinaire qu'elle doit être présentée avec infiniment de respect dès l'adolescence.

Pour silhouetter cette « merveille », contentons-nous d'en esquisser les processus débouchant sur la constitution d'un cerveau.

Dès le 18^e jour suivant la fécondation, s'installe, sous la forme globale de ce qui devient un embryon, une petite protubérance où se dessine une plaque neuronale donnant trois jours plus tard un sillon neuronal puis une véritable gouttière qui, à un mois, se ferme pour donner un tube neural. Au 21^e jour, il s'est déjà constitué trois couches différenciées de cellules, l'épiblaste permettant la formation du système nerveux central et de la peau, l'hypoblaste bâtissant les organes internes et le mésoderme préparant la constitution des muscles.

À la troisième semaine, un organisme vivant s'est formé selon un axe tête queue sur lequel est placé le tube neural possédant une notochorde, c'est-à-dire une sorte de système nerveux organisateur transmettant des ordres aux cellules.

À un mois, le tube neural qui s'est totalement refermé se subdivise en trois enflures se courbant progressivement en même temps que se creusent en leur sein des cavités ventriculaires. On voit alors s'esquisser trois régions cérébrales distinctes : le prosencéphale qui s'hypertrophie deviendra les hémisphères cérébraux, le mésencéphale formant la partie centrale du cerveau, le rhombencéphale qui donnera le bulbe et le cervelet. Un long cordon appelé cordon spinal s'échappe de cet ensemble pour devenir la moelle épinière.

Si nous laissons de côté ce développement anatomique qui se poursuivra bien au-delà de la naissance en se complexifiant et si nous regardons comment se bâtit le tissu cérébral, d'autres transformations prodigieuses nous attendent.

La différenciation des cellules cérébrales se produit à partir des cellules-souches de l'épiblaste. Cette prolifération se fait sous la commande de gènes et atteint son apogée entre le troisième et le cinquième mois de la vie fœtale où le rythme de croissance devient effarant, chaque cellule-souche créatrice se divisant et expulsant son homologue appelé neuroblaste. Ce dernier migre de la partie profonde du tube neural vers la périphérie grâce à la glie radiale. Prolifération et migration aboutissent à des amas ressemblant à une jungle, mais occupant un territoire spécifique pour former secondairement des modules et des faisceaux nerveux. Tous ces neuroblastes, constituants primaires du système nerveux, se transforment les uns en neurones et les autres en astrocytes grâce à un processus de singularisation mal connu.

Les neurones sont en eux-mêmes d'une incroyable complexité. Prenant une apparence un peu différente selon leur localisation, ils apparaissent la plupart du temps sous une forme étoilée ; leur corps central limité par une membrane possède le noyau avec son capital génétique et des organites qui fournissent son

énergie, le tout baignant dans une substance aqueuse appelée cytoplasme. De cette cellule partent des prolongements, à savoir un axone qui a pour fonction de transmettre le courant électrique (potentiel d'action) aux muscles et autres organes et de petites extensions, les dendrites qui se mettent en combinaison avec les autres neurones grâce à un système de communication nommé la synapse.

Là encore que de surprises quand on décrit le fonctionnement synaptique !

Les extrémités des axones et des dendrites communiquent des milliers de fois soit avec le neurone voisin, soit avec les cellules d'un organe du corps. Au bout de chaque extrémité, il se forme un bourgeon qui, dans le cas de contacts dendrites-dendrites, axone-dendrites ou axone-axone est en contiguïté avec le bourgeon de la cellule voisine grâce à un espace appelé fente synaptique. Dans le bourgeon antérieur se trouvent des vésicules remplies d'un liquide spécifique, le neuro-transmetteur. Lorsque le neurone est stimulé, le potentiel d'action conduit les vésicules à se déplacer, à s'accoler à la membrane du bourgeon, à libérer le neurotransmetteur qui, remplissant la fente, stimule la membrane du bourgeon postérieur. Une fois ce déplacement effectué, les vésicules reprennent leur place initiale tandis que les neurotransmetteurs sont recaptés. Par ce système, des messages sont transmis à une vitesse incroyable d'un neurone à un autre neurone en conférant au cerveau une immense puissance.

Pour parvenir à un tel fonctionnement, le neurone a besoin de cellules voisines fournissant les ingrédients métaboliques. Ce sont les **astrocytes** que les neuroblastes ont aussi fabriqués par milliards. Ces cellules qui s'accolent à la membrane du neurone permettent le passage de substances alimentant le neurone.

Si nous résumons les étapes de ce développement embryologique, nous pouvons le faire de la façon suivante.

Durant toute la vie fœtale se produit une formation originale de neuroblastes. Il se fait une prolifération fantastique de neurones et de cellules gliales aboutissant au chiffre effarant de 100 milliards pour chaque type de neuroblastes.

Ces corps cellulaires migrent vers des zones du cortex et de l'organisme entier en formant des amas prêts à entrer en fonction.

Ces amas s'organisent, les neurones augmentant progressivement leurs contacts synaptiques (la synaptogénèse) et les astrocytes se disposant entre la masse neuronale.

Cette redistribution exige une augmentation progressive des synapses, mais déclenche aussi des morts cellulaires. La destruction poursuit deux buts : éliminer les neurones défectueux (on appelle ce phénomène le darwinisme neuronal)

et permettre le maintien d'un dynamisme cérébral, car la disparition d'un neurone rend possible à des neurones voisins de reconstruire des prolongements qui offrent de nouveaux moyens de communication. Cet élagage permet au cerveau de garder une plasticité et une adaptabilité qui reste active durant toute la vie. La prolifération commandée par les gènes s'arrête à la naissance grâce à la libération d'une substance inhibitrice sauf pour quelques zones spécifiques du cerveau.

Un processus commencé durant la 23^e semaine se poursuit durant de nombreuses années ; il s'agit de la myélinisation. Les faisceaux nerveux qui se constituent sont progressivement enveloppés d'une gaine de myéline afin de favoriser la conduction.

Cette description très simplifiée permet de comprendre l'incroyable aventure de la genèse du corps humain que nous avons esquissée pour le système nerveux central, mais qui se déroule pour tous les organes du corps. Quand on discute avec un chercheur sur cette extraordinaire explosion vitale, on perçoit chez cette personne un mélange de réflexions admiratives et de prises de conscience de ses limites. Le nombre de neurones communiquant entre eux dépasse le chiffre des étoiles que nos meilleurs télescopes sont capables d'apercevoir. Cet infiniment petit le confronte à l'inintelligible, l'inconnaissable et au sacré.

Je voulais souligner ce fait au début de cet ouvrage. La formation d'un être vivant dépasse l'entendement et nous place devant la question insoluble : qui sommes-nous ? Elle nous amène aussi à l'interrogation posée comme titre de ce paragraphe : que créons-nous ?

Le développement embryologique montre qu'en dehors des deux gamètes initiaux, c'est le fœtus qui se crée par sa vitalité cellulaire. Ce que fournit le corps de la mère, ce sont les ingrédients permettant que se réalisent les mécanismes aboutissant à un être humain.

Cette constatation entraîne sur le plan de l'accueil et de la vision du bébé qui va naître des conséquences déterminantes. Lesquelles ?

L'enfant n'appartient pas en tant que « chose » créée par une toute-puissance parentale. Il est d'emblée un sujet qui se transforme.

Il ne sera pas l'image de ses parents. Il se servira de ce qu'il recevra de ses géniteurs puis de ses éducateurs pour dessiner et intégrer sa propre image.

L'embryon, le fœtus se développant dans l'utérus ne sont pas une partie du corps de la mère. D'abord amas cellulaire, il est un organisme en maturation dont la réalisation dépend de ce que lui apporte sa maman. D'organisme tissulaire, il devient un corps et un être humain capable d'aimer et de penser, mais cette

éclosion ne peut s'effectuer que s'il établit un **partenariat** avec son creuset parental d'accueil.

De telles dispositions d'esprit de la part de ceux qui reçoivent l'immense mission d'être les accompagnateurs d'un petit être cherchant à faire fructifier ses potentialités ne diminuent pas leur engagement et encore moins leur amour. Elles orientent leurs qualités et leurs efforts non plus vers la satisfaction d'être le tout-puissant parent créateur, mais d'entrer en partage avec un sujet porteur de son propre dynamisme. L'émerveillement est tout autre. Il est un mouvement d'admiration et d'implication qui conduit à le soutenir non pas comme un objet possédé, mais comme un sujet se définissant à partir de ce qu'il est et de ce qu'il recevra.

En fait, nous serons tout le temps face à deux questions complémentaires : les « Je » parentaux, le « Je naissant du bébé », le « Tu » qui résulte du dialogue découlant de la rencontre avec les géniteurs et le « nous », addition de tous les partenaires, vont-ils pouvoir s'associer en s'étonnant mutuellement tout en laissant une liberté à chacun ?

C'est de ces questionnements dont nous allons à présent parler.

UNE ÉBAUCHE DE VIE PSYCHIQUE ?

Y a-t-il dans les phases embryonnaires et fœtales une ébauche de vie psychique ? Si oui, quelles sont les conséquences de ces traces pour l'existence future ?

On peut essayer d'affronter une telle interrogation de deux façons.

Si nous restons rationnels, les avis s'appuieront sur des connaissances finalement bien limitées des liens possibles entre les structures cérébrales mises en place au cours de la grossesse et les ressentis probables de ce petit être humain plongé dans le liquide amniotique. Le butin recueilli sera maigre.

Si nous laissons aller nos rêveries, nous construisons un roman originaire où les figurations jaillissent sans pouvoir distinguer la réalité de l'imaginaire.

Dans les deux cas, nous restons face à un contenu et à un inconnu qui fascinent et déçoivent. Pourtant, nous ne pouvons pas aimer ou nous intéresser à cet inconnu sans fournir des ébauches de réponses. Il y aura donc toujours dans nos élaborations un mélange de faits plus ou moins vérifiables et des constructions hallucinatoires. Dit sous une autre forme, nous ne pourrions pas nous passer de l'intelligence de la raison et de l'intelligence de l'intuition.

Voyons en premier lieu les quelques éléments scientifiques puis laissons-nous porter par notre besoin de silhouetter nos origines pour comprendre, peut-être à partir de là, comment s'enracinent les toutes premières traces d'une conscience de soi.

Les connaissances embryologiques permettent d'affirmer que, dès la fin du troisième mois, le tronc cérébral et le mésencéphale connaissent un développement suffisant pour engranger des sensations qui pourront laisser éventuellement des traces mnésiques. À partir du 4^e mois, les images du fœtus obtenues par les échographies en trois dimensions révèlent des faits étonnants. Le fœtus absorbe du liquide amniotique et, si on injecte dans ce dernier des substances telles que la saccharine, il augmente sa déglutition dans la première situation ou semble exprimer un malaise dans le deuxième cas. Les bruits le font tressaillir. Comme son oreille interne est fonctionnelle à quatre mois, il entend le son des artères placentaires ainsi que la voix maternelle. Il est sensible à la pression et, si on place la main sur l'abdomen de la maman, il se produit de nettes reptations vers cette paume à partir du sixième ou du septième mois.

Tout ceci permet de dire qu'on peut déceler durant la vie intra-utérine une participation sensorielle et motrice vis-à-vis de son environnement immédiat. Les témoignages des femmes enceintes convergent pour montrer que leurs émotions suscitent de la part de leur bébé des réactions corporelles qui, à leur tour, suscitent des émois maternels.

À partir de ces éléments, il n'est donc pas illogique de prêter un vécu sensoriel et émotionnel au fœtus.

Le tableau devient différent si on lit certains ouvrages consacrés à la vie psychique intra-utérine soupçonnée. Les titres choisis montrent la conviction des auteurs. Jean-Marie Delassus propose *Le Génie du fœtus*¹ et écrit : « L'esprit de l'origine sera l'origine de l'esprit. » Suzanne Maiello annonce : « Les premières lueurs de la vie psychique » en décrivant ce qu'elle appelle les « proto-expériences auditives et spatio-temporelles² ». Claude Imbert parle d'empreintes prénatales en affirmant : « Notre conscience capte, enregistre et évalue toutes les informations dans l'utérus et dans l'environnement immédiat de la mère³. » On voit ainsi chez ces praticiens dont les travaux cliniques ont contribué, par ailleurs, à accueillir le bébé comme une personne, un besoin irrésistible de construire un récit initiatique des origines. Ils soulèvent une hypothèse essentielle : le

1. Dunod, 2001.

2. S. Maiello, in *Réminiscences. À l'aube de la vie psychique*, Érès, 2010.

3. C. Imbert, « Les Empreintes prénatales », in dossier magazine *Biocontact*, mai 2009.